



## KAFKA OU « LA SOCIÉTÉ SECRÈTE »

---

**J**OSEPH K..., vers sa vingtième année, apprit l'existence d'une société secrète, très secrète. En vérité, elle ne ressemble à aucune autre association de ce genre. Il est très difficile à certains d'y entrer. Beaucoup, qui le désirent ardemment, n'y réussiront jamais. D'autres, par contre, en font partie, qui ne le savent même pas. On n'est d'ailleurs jamais tout à fait sûr d'en être; il y a beaucoup de gens qui se croient membres de cette société secrète, et qui ne le sont pas du tout. Ils ont beau avoir été initiés, ils en sont encore moins membres

que bien des hommes qui ne connaissent même pas l'existence de la société secrète. En effet, ils ont subi les épreuves d'une fausse initiation, destinée à dérouter ceux qui ne sont pas dignes d'être réellement initiés. Mais aux membres les plus authentiques, à ceux qui sont parvenus au degré le plus élevé dans la hiérarchie de cette société, à ceux-là même on ne révèle jamais si leurs initiations successives sont valables ou non. Il peut même arriver qu'un membre ait normalement atteint, à la suite d'initiations authentiques, un véritable degré, et qu'ensuite, sans avoir été prévenu, il n'ait été soumis qu'à de fausses initiations. C'est l'objet d'interminables discussions entre les membres de savoir s'il vaut mieux être admis à un degré peu élevé, mais réel, qu'occuper une position exaltée, mais illusoire. De toute façon, personne n'est sûr de la solidité de son degré.

En fait, la situation est encore plus compliquée, car certains postulants sont admis aux plus hauts degrés sans avoir subi aucune épreuve, d'autres même sans avoir jamais été avisés. Et à vrai dire, il n'est même pas besoin de postuler; il y a des gens qui ont reçu des initiations très élevées qui ignoraient jusqu'à l'existence de la société secrète.

Les pouvoirs des membres supérieurs sont illimités, et ils portent en eux une puissante émanation de la société secrète. Leur seule présence suffit, par exemple, et même s'ils ne la manifestent pas, à transformer une réunion anodine comme un concert, ou un dîner d'anniversaire, en réunion de la société secrète. Ces membres sont tenus d'établir sur toutes les séances auxquelles ils ont assisté des rapports secrets, qui sont dépouillés par d'autres membres du même rang; il y a ainsi entre les membres un perpétuel échange de rapports, qui permet aux autorités suprêmes de la société secrète de tenir la situation bien en main.

Si haut, si loin qu'aille l'initiation, elle ne va jamais jusqu'à révéler à l'initié le but poursuivi par la société secrète. Mais il y a toujours des traîtres, et ce n'est plus depuis longtemps un mystère pour personne que ce but est de garder le secret.

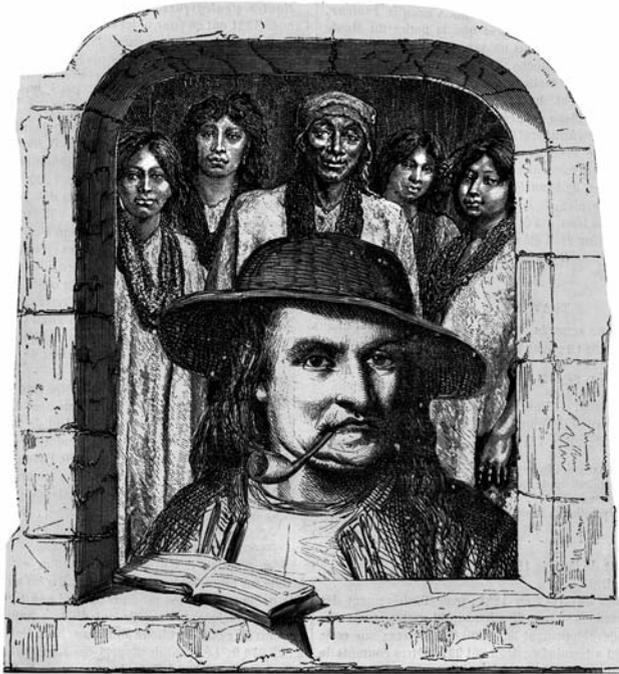
Joseph K... fut très effrayé d'apprendre que cette société secrète était si puissante, si ramifiée, qu'il lui arrivait peut-être, sans le savoir, de serrer la main au plus puissant de ses membres. Mais par malheur, un matin, au sortir d'un sommeil pénible, il égara dans le métro son ticket de première. Cette malchance fut le premier anneau d'une chaîne de

circonstances confuses et contradictoires qui le mirent en contact avec la société secrète. Plus tard, afin de se défendre, il fut contraint de faire le nécessaire pour être admis dans cette redoutable organisation. Il y a bien longtemps que tout cela est arrivé, et l'on ignore encore où il en est de cette tentative.

## LETTRE À UN INCONNU



**N**OUS venons d'arriver dans un pays bien étrange. Je ne sais si cette lettre vous parviendra un jour. À vrai dire, je ne suis pas bien certain que nous soyons arrivés, car la terre continue à se déplacer sous nos pas depuis que nous sommes descendus du navire. Le « Valdivia » lui-même a disparu depuis que j'ai mis le pied sur le quai, et je ne sais pas si je le retrouverai un jour. Il n'y a pas de poste dans ce pays, il n'y a pas d'habitants non plus, d'ailleurs ; je ne sais pas si je pourrai vous envoyer cette lettre, ni comment elle vous



parviendrait. Je ne sais pas non plus à qui l'envoyer, j'espère que vous la recevrez quand même. Mes compagnons, de voyage, où sont-ils? Je n'en sais rien encore, mais ils ne peuvent pas avoir disparu tout à fait. Il doit rester d'eux quelque chose, quelque part, et de leurs traces aussi, je suis en quête. Je pense réussir, mais on ne sait jamais, je préfère écrire d'abord cette lettre. Je n'aurai cependant plus grand-chose à faire quand je l'aurai écrite, car je crois que ce pays est une île. Ce n'est pas certain, quoique le rivage ait fait entièrement le tour de mes pas depuis mon arrivée, et que je me sois au bout de deux jours retrouvé à mon point de départ. Hier, il y avait au centre de cette île une grande montagne aux pentes lisses, mais aujourd'hui je n'en suis pas sûr.

Ce que je voudrais surtout vous dire, c'est qu'il ne faut pas venir dans ce pays. On n'y souffre, remarquez-le, ni de la faim, ni de la soif, et les maisons sont plutôt confortables, si vous pouvez vous y habituer. Non, ce qui est gênant, c'est plutôt le genre d'existence. Je ne m'y ferai jamais. La solitude y est trop peuplée pour moi. Le jour ça va encore, mais la nuit... le bruit de ces milliers de respirations invisibles étonne, et je peux bien vous le dire à

vous, effraye. C'est difficile à expliquer. Mais vous allez comprendre. Il vous est arrivé de mettre le pied dans l'obscurité, sur la dernière marche de l'escalier, celle qui n'existe pas ? Vous vous souvenez de ce désarroi absolu, pendant une seconde ? Vous vous souvenez de vos patientes recherches, la nuit, dans votre lit, alors qu'au moment de vous endormir, votre jambe se détendant brusquement vous avez failli tomber on ne sait où ? Eh bien, ce pays, c'est toujours comme ça. La matière dont est faite cette marche absente de votre escalier, elle constitue ici la matière même. Je vous assure, on ne s'y fait pas, et il ne faut pas venir dans ce pays.

C'est par une erreur stupide que j'y suis arrivé moi-même. On ne m'avait pas prévenu. Le « Valdivia » était en route pour Melbourne. Comment le capitaine a-t-il pu se tromper à ce point ? Une nuit, la Croix-du-Sud a basculé dans le ciel, je me suis plaint au maître d'hôtel, on a tort de se laisser faire, il m'a affirmé que c'était la même chose à chaque voyage. Et maintenant me voilà ici, absolument seul, et je n'ai plus envie de rien, sauf que quelque chose d'assez obscur me dit qu'il faudra absolument en sortir. Mais comment ? Je m'en occuperai certainement bientôt, j'ai encore quelques petites choses

à faire, mais demain je me mettrai à la recherche du quai. Le « Valdivia » est peut-être revenu. Il reviendra sûrement, puisqu'il est déjà venu une fois. J'ai un peu perdu le compte des jours, il n'y a pas de calendrier ici, vous savez, et je n'ai pas envie de jouer les Robinsons avec un poteau et des crans. Évidemment, je n'avais pas tous ces cheveux blancs, à bord du « Valdivia ». Il faudra que je me remette demain à la recherche du quai, je n'ai que trop attendu.

Les rues sont tristes et pluvieuses le jour, personne n'y habite, alors, c'est bien compréhensible. Mais la nuit, quel mouvement ! et personne, remarquez bien. Je suis un homme sérieux, je sais que ces maisons ne se sont pas construites toutes seules, et, comme on dit, il faut se faire une raison. Mais c'est un travail terrible, dans ce pays où rien ne se passe comme ailleurs. Depuis mon arrivée, je crois que j'ai été trop occupé à me la faire, cette raison, que je n'y arriverai jamais. Je ferais mieux de me remettre à la recherche du quai.

Il faut comprendre. Personne n'aime à être dérangé ici. Je crois qu'en fait, ils ne sortent jamais eux-mêmes. Ça paraît simple, et comment vous expliquer ? Oh ! ils ne me veulent pas de mal, et si

je restais assez longtemps, nous finirions par nous entendre, mais toujours quelqu'un derrière soi, et quand on se retourne, personne, c'est agaçant, à la longue. En ce moment, il y en a un, par exemple, qui regarde par-dessus mon épaule ce que j'écris, je pense qu'il vaut mieux que je ne me retourne pas. Je terminerai cette lettre demain, je ne peux pas écrire quand on m'observe. Je vais essayer de retrouver le quai. Je ne suis pas malheureux, j'insiste, et pourtant, qui aimerait voir ici son meilleur ami ? Il y a des gens qui se plaindraient dans cette île, moi, pas.

Un peu de fantaisie dans l'existence, d'accord, mais, Monsieur, quand un homme ne sait plus si le soleil qui l'éclaire est celui de midi ou de minuit, quand le grand vent des plaines s'enroule autour de votre personnalité comme des bandes de couleur autour d'un bâton de coiffeur américain, je dis « halte ». C'est décidé, demain, je me mets à la recherche du quai. Voilà mon seul cauchemar, au fond, que le « Valdivia » revienne me chercher au moment où je n'y serai pas, et reparte sans m'avoir vu.

## ROBINSON



**Q**UAND, après en avoir fait le tour, je me fus assuré que l'île était parfaitement déserte, je ne tombai pas à genoux sur les arènes de la grève en versant des larmes amères. Je me mis aussitôt à ne pas labourer, semer, creuser des troncs d'arbres, tarabuster un perroquet jusqu'à ce qu'il fût capable de prononcer correctement le mot « Espoir ». Je jetai ma longue-vue à la mer, et je ne mis pas de clôture autour de mon domaine. La marée ayant ramené avec elle de nombreuses épaves du navire, fort utiles à un naufragé, j'allai, pour ne



plus les voir, m'installer de l'autre côté de l'île. Puis ayant découvert une caverne profonde, inaccessible, sourde, aveugle, muette et tapissée de sable grec, je me mis à dormir comme j'ai envie de dormir depuis toujours, sans que la vie ait bien voulu me le permettre : en épaisseur.

Quelques minutes plus tard, les sauveteurs étaient là, et ravis, me frappèrent à l'épaule pour me réveiller.